La tragédie du Cottage de Dives-sur-Mer, le 4 juillet 1944

Témoignages recueillis à l'occasion du 50ème anniversaire du Débarquement en Normandie, par des témoins qui ont accepté de parler pour la première fois du drame qui endeuilla le Cottage Divais au mois de juillet 1944.
- M. Casimir Ludwiczack, frère de Stanislas Ludwiczack, abattu le 14 juillet 1944 à Saint-Pierre-du-Jonquet
- M. Pierre Jean, qui avait 17 ans au moment du Débarquement, frère de Micheline Jean, fiancée de Stanislas Ludwicsack
- Mme Hélène Ridel née Le Cunff, fille de Pierre Le Cunff, fusillé également à Saint-Pierre-du-Jonquet.
Tous trois ont précisé qu'ils ne relataient que ce qu'ils avaient vu ou vécu et ce dont ils étaient sûrs. C'est la raison pour laquelle de nombreux points d'interrogation ponctuent ce récit. Ce témoignage est conservé à la médiathèque de Dives-sur-Mer.

Au mois de juillet 1944, eut lieu ce qu'on peut appeler « La Tragédie du Cottage divais ». Le Cottage divais est un quartier pavillonnaire, un peu excentré, limité approximativement au nord par l'avenue du Docteur Branly, à l'est par la route de Dozulé, au sud par l'avenue Apvrille-Amet et à l'ouest par le cours du Grand Pré. C'est dans ce quadrilatère que, le 4 juillet 1944, la *Gestapo* d'Argences fit une descente et emmena tous ceux qui, dès les premières heures du Débarquement, s'étaient portés au secours des parachutistes anglais en difficulté. Après dix jours de détention, les femmes furent relâchées mais les hommes payèrent de leur vie leur acte de courage.

Pour expliquer ce drame, il faut revenir à la nuit du 5 au 6 juin 1944. Les témoins sont unanimes, ils furent réveillés par un vacarme monstrueux : passage massif d'avions, fracas de bombardements sur fond de tempête. La météo était épouvantable. Tous se souviennent d'un ciel très noir embrasé de lueurs rouges. Les murs des maisons tremblaient et chacun cherchait refuge là où il pensait être en sécurité : dans les caves pour les uns, dans les jardins pour les autres. Certains Divais passèrent aussi la nuit loin de chez eux. MM Ridel étaient partis en vélo, comme ils le faisaient souvent, voir les parents de ce dernier à Dozulé. Ils décidèrent de dormir exceptionnellement sur place et de ne repartir que le mardi matin… 6 juin. Leur séjour dans le chef-lieu de canton dura une semaine !

Mais revenons à la nuit du 5 au 6. Un peu après minuit, un grondement plus fort que les autres, suivi d'un bruit d'explosion proche fait sursauter les Divais : un avion allié s'est abattu au sommet de la côte de Sarlabot, ouvrant au milieu des sapins une brèche toujours visible. Remorquait-il un planeur qui se serait écrasé près de Grangues ? Les témoignages sont incertains à ce sujet. Quoi qu'il en soit, peu de temps après la catastrophe, les habitants du Cottage entendent chuchoter dans les champs qui bordent leur lotissement. Ce sont les rescapés du « crash » qui tentent de se repérer dans les lieux qui ne ressemblent en rien à ce qu'ils pensaient trouver. Une erreur de navigation a fait confondre la rive droite de l'Orne et la rive droite de la Dives dont la vallée est inondée. Il semble que ce soit à ce moment que le réseau « SHELBURN » ait décidé de prendre en charge les paras en détresse. Que savons-nous de ce réseau de résistance, à l'exception de son nom ? Peu de choses en vérité. Ceux qui auraient pu en parler ont disparu et, par mesure de sécurité pour leur famille, n'avaient donné qu'un minimum d'explications concernant leur activité clandestine ; d'autres ont peut-être préféré se taire…

M. Pierre Jean fut très étonné quand, au cours de la journée du 6, celui qu'il considérait comme son futur beau-frère lui demanda s'il pouvait garder un secret et l'emmena discrètement chez lui. Là, M. Jean se rappelle avoir éprouvé une véritable frayeur en se trouvant en face des libérateurs tant attendus. Mais, si le Débarquement marqua « le commencement de la fin » de la puissance nazie, la libération se fit attendre plus longtemps que prévu et cette attente fut l'une des causes du drame. Car ces soldats désorientés, il fallut les nourrir et surtout les cacher aux risques et périls de leurs hôtes. Or, Dives était située non loin des côtes du débarquement, en zone côtière interdite et les soldats *Feldgrau* y étaient nombreux. Une chaîne de solidarité se mit donc en place dans le Cottage. Qui y a participé ? Qui se chargea d'organiser la distribution des vivres ? Comment procéda-t-on ? Autant de questions sans réponse. Des familles divaises prélevèrent sur leurs maigres rations de quoi subvenir aux besoins de ces inconnus tombés du ciel. M. Ridel, dont il a été question plus haut, - coiffeur de son métier – poussa l'audace jusqu'à aller à domicile, couper les cheveux de ces clients un peu particuliers ! Et ce, au grand effroi de sa jeune femme qui avait pourtant déjà eu son comptant d'émotions. En effet, dès son retour de Dozulé, Hélène Ridel née Le Cunff avait rendu visite à ses parents. Sa mère lui avait dit : « Viens voir ! Nous avons un invité ! » Ce n'était pourtant pas le moment de rendre des visites de politesse ! Hélène Ridel, interloquée, avait alors découvert un grand diable anglo-saxon installé dans la chambre familiale.

Et le temps passa. Les armées de libération progressaient lentement. Il semblerait qu'un gradé allié ait pu entrer en contact avec les siens. Un jour de la fin du mois de juin, Stanislas Ludwiczack chargea le jeune Pierre Jean d'une redoutable mission de confiance. Il s'agissait de conduire les rescapés du commando dans le chemin de la Divette à Cabourg, de l'autre côté de la Dives ; ce qui impliquait la traversée du pont gardé par des sentinelles ennemies. L'entreprise paraissait risquée, mais Stanislas affirma à Pierre que tout se passerait bien. On était en période de fenaison, et ce fut donc une charrette de foin qui assura le transport. M. Jean se souvient encore de son angoisse quand il dut passer avec son chargement devant les gardes allemands. D'autant que c'était l'officier anglais, habillé en paysan normand, qui tenait la bride du cheval ! Pourtant, ainsi que l'avait promis Stanislas, les choses se passèrent sans anicroche. On peut se demander d'ailleurs par quel mystère, les occupants si méfiants d'habitude et sur les dents depuis le *D-Day* ont laissé circuler un véhicule qui aurait dû paraître suspect. Achat de complicité ? Manœuvre de diversion ? Là encore, on en est réduit aux suppositions.

Quoi qu'il en soit, arrivé au milieu du chemin de la Divette, l'Anglais fit stopper l'attelage. La mission était terminée, les Français pouvaient rentrer chez eux. Que sont devenus ces paras anglais ? Personne n'en a jamais plus eu de nouvelles. Mais c'est leur séjour à Dives qui amena la rafle du 4 juillet. Quelques jours auparavant l'Abbé Leclerc et M. Bimont, directeur du Centre d'Apprentissage, tous deux résistants, avaient été arrêtés par la *Gestapo*. Ont-ils parlé sous la torture ? Toujours est-il que, dans la soirée du 4 juillet, une voiture s'engagea dans le Cottage et s'arrêta au milieu d'un carrefour. Un officier tenait un plan annoté de croix qui indiquaient le domicile de ceux qui avaient hébergé les alliés. Des soldats rassemblèrent les familles Diverres, Le Cunff, Manoury et Ludwiczack et les firent monter dans un camion. Plus tard, deux jeunes polonais, Jean Kilichowski et Stephan Kopciara, qui n'avaient pas respecté le couvre-feu et s'étaient attardés dans leur jardin les rejoignirent.

Il semblerait que les prisonniers aient passé leur première nuit de captivité près de Dives. Peut-être à la *Kommandantur* de Cabourg ou à celle d'Houlgate où les hommes furent « passés à tabac ». Le lendemain, en effet, Micheline Jean eut l'occasion de voir son fiancé pour la dernière fois. Quand elle voulut s'approcher du véhicule qui allait l'emporter, un soldat la jeta à terre. C'est à peu près au moment que Mme Ridel apprit que ses parents avaient été emmenés vers une destination inconnue. Les femmes furent relâchées dix jours plus tard. Mme Le Cunff pensa qu'elle avait été enfermée avec ses compagnons dans une école de Pont-L'évêque transformée en prison – les femmes détenues à un étage, les hommes à l'étage supérieur.

La veille du 14 juillet, un remue-ménage inhabituel dans le bâtiment alerta les prisonnières : on faisait sortir les hommes qui eurent le temps de crier « Adieu ! » avant de disparaître à jamais.

Le 21 août 1944, Dives était libérée par les Belges de la brigade Piron. Le 8 mai 1945, la Deuxième guerre mondiale s'achevait. Les prisonniers et les déportés commencèrent à revenir. Les familles de ceux qui avaient disparu en juillet 1944 se prirent à espérer. Si les hommes avaient été envoyés dans un camp de concentration et allaient bientôt revenir ? Mais les mois passèrent sans apporter de nouvelles, jusqu'à ce jour d'automne 1946…

À Saint-Pierre-du-Jonquet, près d'Argences où se trouvait le siège de la *Gestapo*, des animaux grattent dans un cratère de bombe comblé de terre : des restes humains apparaissent. Pas de doute, il s'agit d'un charnier ignoré de tous. On relèvera une vingtaine de corps dont une dizaine sera identifiée grâce à des pièces de vêtement ou à des objets personnels. Onze resteront inconnus et reposent toujours dans le cimetière de Saint-Pierre.

À la question : « Pourquoi avoir abattu ces gens à cet endroit ? » un témoin a répondu : « C'était une zone interdite. Les Allemands y avaient installé une rampe de lancement de V1 et les fermes des alentours avaient été évacuées. » On pouvait donc en toute impunité y procéder à une exécution sommaire.

À la fin du mois de novembre 1946, Dives a fait de grandioses funérailles aux « Victimes de la barbarie nazie ». Plus tard les gouvernements alliés décerneront à Stanislas Ludwiczack la médaille de la Liberté, à titre posthume. De son côté, le Ministère des Armées Françaises promouvra au grade de sous-lieutenant Pierre Le Cunff et Stanislas Ludwiczack.

Aujourd'hui, à la veille de la commémoration du 50ème anniversaire du Débarquement, une question subsiste : si l'abbé Leclerc et M. Vimont n'ont pas parlé sous la torture, qu'est-ce qui a provoqué la rafle du 4 juillet 1944 ? Une imprudence ? Une indiscrétion involontaire ? Ou comme le pensent beaucoup, une sordide délation ? Qui ?